

ROBERT, ARCHITECTE DE CHARLEMAGNE
ET MAÎTRE D'ŒUVRE DE LA GRASSE
D'APRÈS LES *GESTA KAROLI MAGNI AD
CARCASSONAM ET NARBONAM*

Différents auteurs se sont penchés sur la condition des architectes au moyen âge, depuis E. Lefèvre-Pontalis jusqu'à Régine Pernoud, en passant par Victor Mortet, Paul Deschamps, Pierre du Colombier, Marcel Aubert et Jean Gimpel¹. Toutes ces contributions abondent en informations précieuses qui nous restituent les noms, la vie et les activités de très nombreux maîtres-d'œuvre. A leur propos, il est remarquable de constater que ces travaux ne font appel qu'à des architectes qui ont réellement existé, qui ont laissé une trace dans l'histoire. Le vaste répertoire des sources littéraires est resté, la plupart du temps, inexploité, alors qu'il peut fournir bien des renseignements précis, à condition que l'on soumette ces derniers à un contrôle indispensable.

Il y a quelques années, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile, dans les *Mélanges* que l'on a dédiés à Rita Lejeune, d'évoquer la personnalité de l'architecte Jean qui joue un si grand rôle dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes et les amours clandestines de Fénice et de Cligès². On me permettra de poursuivre cette expérience, à l'occasion des *Mélanges René Louis*, en ressuscitant un autre architecte qui appartient, lui aussi, au domaine de la fiction littéraire.



Dans l'histoire de la littérature latine et de la littérature occitane du moyen âge, les *Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam*

restent un texte injustement méconnu et trop rarement utilisé. La double édition, fort soigneusement établie, qu'en a donné F. Ed. Schneegans en 1898, est la seule dont nous disposons et, depuis cette date, l'on n'a guère analysé tel ou tel aspect de ce récit légendaire des exploits militaires de Charlemagne dans la région de Carcassonne et de Narbonne³. Du point de vue de la littérature latine médiévale, le rythme biblique de la phrase, qui assimile le texte à quelque leçon liturgique, n'a pas séduit, semble-t-il, les spécialistes. Quant aux exégètes de la littérature occitane, ils ont d'habitude préféré à cette prose calquée du latin, les apports originaux des troubadours. Et pourtant, cette double version latine-occitane contient des passages pleins de pittoresque, d'images frappantes, et de saveur.

Il ne semble pas qu'il faille contester les conclusions que le savant éditeur avait proposées. Les *Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam* ont été rédigées dans les premières années du XIII^e siècle et la version originale en latin a été très tôt suivie d'une traduction en langue occitane. Ces deux rédactions ont vu très vraisemblablement le jour sous Bernard II, abbé du monastère de la Grasse entre 1205 et 1208. Tout le récit a, en effet, pour objectif de rattacher la fondation de la grande abbaye des Corbières à Charlemagne et de justifier les travaux qui ont considérablement développé et embelli l'église ainsi que les bâtiments claustraux. La première version, due à Filomena, scribe officiel de Charlemagne, aurait été retrouvée dans la bibliothèque monastique. Sur les instances de l'abbé Bernard II, Guillaume le Padouan en aurait donné une nouvelle version en latin.

Que nous raconte ce récit ?

Charlemagne vient de conquérir Carcassonne. Il y construit plusieurs églises, fait consacrer Roger évêque par le pape Léon, puis il convoque une grande assemblée au cours de laquelle il interroge l'archevêque Turpin : Que doit-on faire ? Vers où aller ?

Pour le prélat, l'important reste l'extermination des Sarrasins : c'est pourquoi il propose d'entrer en Espagne, mais, auparavant, il convient de conquérir Narbonne, clé du passage vers ce pays. L'assemblée apporte une adhésion unanime à la suggestion de Turpin et l'armée se met en marche. L'archevêque de Reims occupe l'avant-garde et capture un Sarrasin en train de chasser. Il habite *Petra Colobra*, dans une montagne où les marbres sont en grande quantité (*in quodam monte in quo marmores sunt infiniti*). Voici la première notation qui concerne l'art de l'architecture : la région contient en abondance du matériau de construction et ce matériau est de haute qualité.

De l'observatoire où il est juché avec le Sarrasin, Turpin découvre la vallée qui s'étend à ses pieds et comme une fumée s'élève vers le

ciel, il suppose que l'endroit est habité. Son informateur le lui confirme : il s'agit d'une vallée que les Narbonnais appellent maintenant *Vallis macra*. Depuis vingt ans, y vivent sept hommes noirs et poilus qui se nourrissent d'herbes et de fèves. La curiosité de Charlemagne et de ses pairs est éveillée. Ils décident d'aller voir de plus près et Turpin sert à nouveau d'éclaireur. A l'entrée de la vallée, il découvre de pauvres petites habitations (*domos pauperculus*). Continuant ses investigations, il arrive devant une espèce d'oratoire (*quoddam oraculum sive oratorium*), près duquel il rencontre un des sept ermites. La conversation s'engage et notre archevêque apprend que ces êtres étranges sont en réalité des Chrétiens et, qui plus est, des étudiants de Paris venus de contrées diverses. Le désir d'une vie plus mortifiée les a conduits là où ils sont présentement. Lorsque l'armée de Charlemagne rejoint Turpin, la présence des ermites suscite un énorme intérêt. Le pape veut leur adresser un discours. Mais Turpin lui demande de différer son projet jusqu'au lendemain et de consulter Charlemagne sur l'opportunité de bâtir une abbaye (*quod ibi ut monasterium faceret*) et d'y placer à sa tête un abbé.

L'archevêque demande d'autre part à l'empereur de rassembler toute son armée dans la vallée et d'obtenir de Roland qu'il fasse construire, pour protéger ses guerriers, une *forcia*, autrement dit une maison forte, un donjon, un point défensif. Il ajoute que les archevêques et les évêques s'occuperont d'édifier des chapelles. Le plus urgent est de demander aux entrepreneurs (*magistros*) attachés à la cour de Charlemagne, d'édifier des fours à chaux et de rassembler des pierres et du ciment. Quant aux charpentiers (*magistri lignorum*), qu'ils aillent par la forêt tailler les arbres pour fabriquer des colonnes et procurer tout ce qui est nécessaire à la subsistance. Remarquons en passant l'intérêt de cette mention de colonnes de bois. Dans la Vie de saint Herluin, fondateur et premier abbé du Bec, composée par son disciple, il est rapporté que, vers 1039, l'homme de Dieu construit dans la forêt de Brionne une église, pourvue d'un cloître « avec des colonnes de bois »⁴.

Suit alors, dans les *Gesta Karoli*, la longue énumération des sanctuaires que font construire de nombreux dignitaires ecclésiastiques. Après la messe et le repas, Turpin — décidément disert — reprend la parole et propose la construction d'une abbaye : nous disposons maintenant, dit-il, de quatre fours à chaux et l'on a réuni des pierres en nombre suffisant pour bâtir un monastère entier. Cependant, il serait opportun d'aller quérir du marbre pour tailler des piliers. Charlemagne lui rappelle à propos qu'il importe d'abord de délimiter l'emplacement du sanctuaire. Aymon de Bavière trace aussitôt le plan de la nef, d'une longueur de vingt brassées et de douze pour le transept⁵.

De son côté, l'abbé de Saint-Denis établit le plan du cloître. L'empereur mande alors son maître-d'œuvre (*magistrum suum lapideum*), du nom de Robert, qui était là avec sa femme et ses deux fils. « Ami Robert, s'écrie-t-il, active cette construction du mieux que tu peux et fais en sorte qu'elle parvienne à un heureux achèvement ». On remarquera le ton familier du souverain à son architecte. Un exemple de ce mode de relation amicale nous est apporté, dans l'histoire de l'art, par la correspondance qu'échangent, en 1148, le puissant abbé de Stavelot, Wibald, et son orfèvre⁶. La suite immédiate du texte des *Gesta Karoli* montre, d'autre part, que plusieurs maîtres-charpentiers et maîtres-maçons sont placés sous les ordres de Robert, qui apparaît bien comme l'architecte en chef, jouissant de la confiance totale du souverain.

Cependant, la menace sarrasine resserre son étreinte sur la vallée. Aussi Charlemagne ordonne-t-il de fortifier plusieurs points stratégiques. Ces derniers sont équipés de tours de guet (*miranda*) de nombre variable — deux à cinq — suivant les cas. L'empereur exprime sa satisfaction et mande de nouveau le maître-d'œuvre Robert. Une conversation animée s'engage entre Charlemagne et son architecte, et l'archevêque Turpin intervient dans le dialogue. Le souverain est disposé à confier à Robert mille hommes et trois cents bêtes de trait pour transporter pics, pelles ainsi que toutes sortes d'engins et d'outils en fer. Il y ajoute sept mille paires de gants, des vivres pour trois mois⁷. Le maître-d'œuvre, interrogé par Charlemagne, répond qu'il est pourvu de tout le nécessaire. Mais à ce moment, c'est Turpin qui indique avec précision à Robert la conception générale de l'architecture de l'église et du monastère. L'archevêque propose un chœur au pavement de marbre, rythmé par vingt colonnes de même matière, éclairé par treize fenêtres et surmonté d'une ouverture de forme ronde. Il voit la structure du monastère entièrement constituée par des arcades. Le chœur réservé aux moines en comprendra dix, répartis également au nord et au sud. Quant à l'église elle-même, elle en comptera quatorze. Tous les chapiteaux seront creux : il convient, en effet, d'y loger des reliques en grand nombre. Robert parvient quand même à placer un mot : « Combien faudra-t-il prévoir d'absides, pour y installer des autels dans chacune ? ». C'est le pape Léon qui répond à cette question en rappelant l'étroitesse de l'endroit. A son avis, et pour cette raison, on ne peut élever qu'un chevet triconque. Mais dans l'abside principale, où sera placé l'autel de Notre-Dame, on ménagera de grandes ouvertures vitrées. Au-dessus de chacune, on creusera la pierre, afin d'y installer une coupe et l'on bouchera les cavités au moyen de pierres en forme de claveaux. Charlemagne réussit à conclure en insistant sur les vingt colonnes du chœur et sur la nécessité, pour l'architecte, de

coucher le résultat de leur délibération par écrit, afin de ne rien omettre.

Pendant ce temps, Roland et ses compagnons, qui étaient partis en expédition jusqu'à Barcelone, Gérone et Lérida, en rapportent un très riche butin, parmi lequel près d'une centaine de soieries rehaussées de fils d'or sont destinées à la décoration de l'abbaye. L'abbé Thomas, choisi parmi les ermites, prend réception avec joie de ce précieux cadeau. A la vue des richesses ainsi accumulées, le comte de Flandre obtient que le nom de la vallée « Maigre » soit changé en celui de Vallée « Grasse ».

Suit un long intermède guerrier, au cours duquel Francs et Sarrasins s'affrontent en un combat furieux, qui se termine évidemment par la victoire de Charlemagne. Sans désespérer, celui-ci mande maître Robert et s'enquiert de la marche des travaux du monastère. Ce que l'architecte lui montre comble ses vœux. Après une nuit réparatrice, le souverain s'empresse de revenir sur le chantier. Tout ce qui s'offre à sa vue lui plaît sans réserve. Mais Turpin qui l'accompagne lui fait remarquer que l'œuvre n'est pas finie : il faut encore prévoir le réfectoire, le dortoir, des chambres, des cuisines, le cellier, l'infirmerie, des moulins, des fours, l'aumônerie et l'hospice⁸. Quelque temps plus tard, on surprend Roland et les autres chevaliers en train d'élever de leurs propres mains les poutres au moyen de cordes, pendant que l'on chante un *Te Deum*. Dans un tel climat d'enthousiasme, il n'est pas étonnant que la couverture de toute l'abbaye ait été achevée en trois jours. En outre, Charlemagne fait peindre tous les murs et le récit continue par la description minutieuse du choix des reliques que l'on place dans l'église⁹. Peu de temps après, l'armée des Francs doit faire face à une chaude alerte, provoquée par un retour offensif de l'armée ennemie. L'empereur tient conseil et l'on décide de protéger l'abbaye. Notre ami Robert, le maître-d'œuvre, est prié d'édifier cinq grosses tours entourées d'un fossé et d'élever un campanile de vingt brassées de haut, dans lequel on pratiquera vingt ouvertures afin que l'on puisse mieux entendre le son des cloches. En outre, Charlemagne charge son architecte de construire un pont sur l'Orbieu.

La dotation immobilière du jeune monastère occupe de nombreuses lignes. Mais l'on retiendra tout spécialement la récompense accordée par le souverain à son architecte. Maître Robert est prié par Charlemagne de rester sur place avec sa famille. A sa demande, il obtient un petit bien, proche de l'abbaye, où il compte bâtir un moulin avec l'aide de ses collaborateurs.

Cette libéralité va être la source de bien des ennuis pour la famille de l'architecte. Un jour, le prieur Gilabert se présente à son abbé et lui démontre que si l'on enlevait ce moulin de Boissyède « à cette vieille et

à ses deux fils », le monastère pourrait distribuer chaque jour du pain à trente personnes. L'abbé acquiesce : « Si ce n'était la crainte de Charles, il y a longtemps que je l'aurais fait » s'écrie-t-il. Et d'occuper le moulin, de s'emparer de soixante setiers de blé tout en permettant à la mère et à ses fils de continuer à habiter leur demeure.

Cet acte de mauvais gré s'était perpétré à l'insu d'Helyas et des autres moines. Il arriva que, comme l'architecte Robert préparait différents engins pour Charlemagne, il fut blessé par un carreau d'arbaleète et mourut.

Apprenant la nouvelle, l'abbé et le prieur de La Grasse ne perdirent pas leur temps : ils firent main basse sur tout ce qui se trouvait dans le moulin, en expulsèrent la famille du défunt et, accompagnant leur forfait d'injures grossières, conseillèrent à sa femme et à ses fils de vivre désormais des aumônes du monastère.

Devant cette situation, les fils, passant outre à la réserve de leur mère, décidèrent d'en appeler à Charlemagne. L'un des deux, du nom de Radulphe, alla trouver le souverain. Celui-ci, qui aimait beaucoup l'architecte, entra dans une violente colère lorsqu'il apprit les injures que la famille du maître-d'œuvre avait dû subir. Sur le champ, il écrivit à l'abbé et au prieur pour leur enjoindre de restituer tous leurs biens à la veuve et à ses enfants. Dans l'immédiat, il remit cinquante sous et des vêtements pour les trois victimes.

Au reçu de l'ordre de Charles, l'abbé commença à trembler, mais le prieur le rassura : « L'empereur a des soucis plus importants que de prêter attention au sort d'une famille. Il oubliera bien vite l'incident. Quant à nous, saisissons-nous de Radulphe, jetons-le en prison. Nous déclarerons que nous n'avons jamais reçu de lettre de Charlemagne et que ce jeune homme ne nous a rien remis de sa part ». Ainsi fut fait et même plus, puisque le prieur confisqua les cinquante sous. La pauvre mère vint se jeter en pleurs aux pieds de l'abbé. Celui-ci demeura sourd à ses prières et le prieur, non content de lui reprendre les vêtements donnés par le souverain, la frappa cruellement.

De retour au moulin, la veuve prit dix poulets bons et gras ainsi qu'une poule, les mit dans un panier et se dirigea avec son fils cadet vers Narbonne. Elle joignit Charlemagne qui était entouré de ses barons, au nombre desquels se trouvait Roland. Elle lui fit le récit de tous ses malheurs et lui remit la poule et les poulets, seul bien qui lui restât au monde.

Violemment ému par la situation, l'empereur demanda conseil au pape et à son entourage, écrivit de nouveau à l'abbé pour lui ordonner la restitution de ce qu'il avait indûment saisi et donna une somme de cent sous avec des vêtements, à la veuve de l'architecte. En outre, il envoya un message spécial auprès de l'abbé qui, apparemment

impressionné par l'intervention de Charlemagne, promet de se conformer à la volonté du souverain.

En réalité, l'abbé et le prieur mirent le comble à leurs exactions en reprenant à la veuve l'argent que lui avait octroyé l'empereur. Huit jours après, le fils cadet revint trouver Charles et lui révéla ce nouveau forfait. Aussitôt, le souverain, fou de rage, se rend à La Grasse avec trois cents chevaliers. Il pénètre dans l'église au moment où l'abbé chantait la messe. A sa vue, l'abbé tremble et se tait. Charles enlève son manteau et se met à genoux pour prier. Ensuite, il interpelle l'abbé et lui dit de ne pas célébrer une si longue messe. L'autre, terrifié — car il a vu que Charlemagne avait sorti son épée du fourreau — se penche pour baiser l'autel. Mais à ce moment, l'empereur lui tranche la tête, qui roule au loin, tandis que le corps s'affaisse en travers de l'autel sans l'asperger de son sang, Charlemagne demande pardon à la Vierge de son acte : il l'a accompli par amour de la justice. C'est d'ailleurs cet amour de la justice qui le pousse à rechercher le prieur par le cloître et les maisons. Une fois trouvé, il lui crève les yeux. Ensuite, il convoque la communauté monastique et lui explique pourquoi il a dû agir de la sorte. Le moine Helyas lui répond qu'il a bien fait et que cela servira de leçon à eux et à leurs successeurs. Calmé par ces paroles, Charlemagne lui confie la direction de l'abbaye et passe la nuit à La Grasse. Le lendemain matin, il restitue tous ses biens à la veuve de l'architecte Robert et prescrit à l'abbé Helyas d'entourer celle-ci d'une particulière sollicitude.

*
* *

Parmi les réflexions qui viennent à l'esprit après avoir lu ce texte curieux, la première concerne la personnalité même de Charlemagne. Non seulement dans l'épisode de la construction de La Grasse mais dans tout le récit, il apparaît comme un chef de guerre sûr de lui, stratège avisé, conduisant ses troupes avec une sage autorité et une détermination sans défaillance. Il y a de la noblesse objective dans le comportement de l'empereur. Aussi ressent-on comme une espèce de rupture dans la vengeance cruelle qu'il exerce à l'égard de l'abbé et du prieur. Certes, il a les gestes d'un justicier. Mais le contraste est brusque entre l'impassibilité du meneur d'hommes et les réactions d'un individu livré tout à coup à la fureur de l'*ubris*. Du portrait social d'un souverain, l'on passe à l'individualisation d'un être qui s'abandonne à ses pulsions. A cet égard, la prière qu'il adresse à la Vierge ne doit pas nous faire illusion : il s'agit d'une simple concession de l'auteur au plus

fort d'un drame qui charrie des réminiscences de la tragédie grecque et annonce les bains de sang du théâtre shakespearien. Décidément, on mesure combien le personnage de Charlemagne, tel qu'il nous a été transmis par les textes, la tradition orale et la mentalité collective, reste d'une ambiguïté fondamentale.

Avec Charlemagne bâtisseur, on est évidemment plus à l'aise. Les travaux d'embellissement qu'il a dirigés à Aix-la-Chapelle, et que décrit Eginhard, les établissements ecclésiastiques qu'il a fondés et dont la réalité est attestée par plusieurs actes authentiques, ces faits positifs ont nourri la légende de l'empereur bâtisseur d'églises, telle qu'elle a été reprise, par exemple, dans les *Grandes Chroniques de France* et les arts plastiques. Les miniatures nous le montrent d'habitude sur le chantier, surveillant la construction d'un sanctuaire, donnant ses ordres tandis que tailleurs de pierre, maçons et manœuvres s'affairent à leurs tâches respectives¹⁰.

Dans notre texte, sans abandonner la supervision des travaux, Charlemagne semble cependant céder à Turpin l'initiative du mécénat, la conception générale de l'œuvre, la distribution du matériel et de l'équipement, la structure architectonique et les détails décoratifs de l'abbaye. Quant à Roland, que nous rencontrons ailleurs en train de fonder des églises dédiées à saint Jacques, son rôle se limite ici à édifier des tours de guet ou, le cas échéant, de mettre sa force prodigieuse au service des charpentiers. On pense à Frédéric, comte de Verdun, qui, au XI^e siècle, « aidait les maçons à bâtir les tours de l'abbatiale de Saint-Vanne à Verdun, et portait sur ses épaules l'oiseau de bois rempli de mortier, comme une simple manœuvre »¹¹. Reste enfin le personnage principal, même s'il n'est pas le plus haut placé dans la hiérarchie. Sur les 3127 lignes du récit, l'épisode de l'architecte Robert en occupe 1084, de la ligne 430 à la ligne 1514 : la proportion est donc considérable. En ce début du XIII^e siècle, Robert apparaît bien comme le type même du maître-d'œuvre laïque, caractéristique de cette époque. On notera également qu'il est ingénieur. C'est en travaillant à des machines de guerre que lui a commandées Charlemagne qu'il sera mortellement blessé par un carreau d'arbalète qu'il était sans doute en train d'expérimenter. On ne s'étonnera pas non plus de le voir construire un pont sur l'Orbieu. Lefèvre-Pontalis rappelle le nom de plusieurs architectes qui se sont appliqués à ce travail au cours des XI^e et XII^e siècles. En Provence, Jean Bénézet terminait en 1185 le fameux pont d'Avignon, quelque vingt ou vingt-cinq ans avant la rédaction des *Gesta*¹².

Mais c'est évidemment la nature des honoraires de l'architecte qui peut, à première vue, étonner. Notons que c'est le maître-d'œuvre lui-même qui a fixé sa rétribution. On s'attendait à ce qu'il réclame des

espèces sonnantes et trébuchantes. Au contraire, c'est la propriété d'un bien modeste qu'il souhaite obtenir (*locum parvum*). Mais il y bâtit un moulin et cette construction modifie complètement la valeur de sa rémunération. Robert en retire bientôt des revenus considérables. Aussi, excitera-t-il la convoitise de l'abbé et du prieur de La Grasse. Situation qui doit refléter un état de fait que le rédacteur des *Gesta* a dû connaître dans l'histoire du monastère et qui devait être proche de l'époque où il écrivait.

Quant à la sollicitude de Charlemagne envers son maître-d'œuvre et sa famille, elle exprime les liens affectifs qui pouvaient unir des êtres de condition différente, au-delà des solidarités de classe. Le mécénat crée des rapports sentimentaux entre le commanditaire et l'artiste, et, d'autre part, la création artistique ennoblit celui qui s'y donne tout entier. C'est une des nombreuses leçons que l'on peut tirer de ce texte si complexe, si dense, dont je n'ai fait que transmettre incomplètement les singulières beautés¹³.

NOTES

1. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS, *Répertoire des architectes, maçons, sculpteurs, charpentiers et ouvriers français au X^e et au XI^e siècle*, dans *Bulletin monumental*, t. 75, 1911, pp. 423-445; Victor MORTET, *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture et à la condition des architectes en France au moyen âge (XI^e-XII^e siècles)*, Paris, 1911, continué par Paul DESCHAMPS pour le XIII^e siècle, Paris, 1929; Pierre du COLOMBIER, *Les chantiers des cathédrales*, Paris, 1953; Marcel AUBERT, *La construction au moyen âge*, dans *Bulletin monumental*, t. 118, 1960, pp. 241-259; t. 119, 1961, pp. 7-42, 81-120, 181-209, 297-323; Jean GIMPEL, *Les bâtisseurs de cathédrales*, Paris, 1958; Régine PERNOUD, *Comment on construisait une église*, dans *Histoire générale des églises de France*, t. 1, Paris, 1966, pp. 137-164.

2. *Histoire de l'art et fiction poétique dans un épisode du Cligès de Chrétien de Troyes*, dans *Mélanges Rita Lejeune*, t. I, Gembloux, 1969, pp. 695-708.

3. *Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam*. Lateinischer Text und provenzalische Übersetzung mit Einleitung von F. Ed. SCHNEEGANS, Halle, 1898 (*Romanische Bibliothek*, t. XV).

4. *La Vie de saint Herluin, fondateur et premier abbé du Bec*, relatée par son disciple Gilbert CRÉPIN, moine du Bec, puis abbé de Westminster, traduite du latin par Marie-Pascal DICKSON, Le Bec, 1961, p. 37.

5. Cf. Marcel DURLIAT, *Carte des églises décorées d'arcatures lombardes des XI^e et XII^e siècles*, dans *Documents de l'histoire du Languedoc*, publiés sous la direction de Philippe WOLFF, Toulouse, 1969, p. 135. L'abbaye y est répertoriée et l'on y signale l'existence d'un transept.

6. Jean LEGNER a réédité cet échange de lettres dans le *Catalogue de l'Exposition Rhin-Meuse. Art et Civilisation (800-1400)*, Cologne-Bruxelles, 1972, p. 17 (avec fac-similé du manuscrit).

7. F. Ed. SCHNEEGANS a fait justement remarquer que ces gants étaient destinés à protéger les mains des ouvriers et des maçons, *op. cit.*, p. 243.

8. Il reste peu de choses du monastère. En 1956, Jean GIROU, dans *Carcassonne et la belle Aude. La Cité, les châteaux, les abbayes*, écrivait, pp. 133-134 : « Depuis quarante ans, des mains pieuses essaient de le sauver d'une destruction complète ; un asile de vieillards a été organisé et la famille Berlioz a créé même une maison de retraite pour les médaillés militaires... L'ancienne demeure abbatiale garde un petit cloître avec charpentes de bois et une petite chapelle aux pavages précieux ; puis, ce sont les restes de remparts, une série d'arcades saillantes ; des décombres, des pierres, marbres ; débris de colonnes, chapiteaux, mosaïques, une désolation qui ne peut évoquer l'ancienne et brillante splendeur ; de temps en temps, des ossements humains ; toutes ces épaves, perdues dans les ronces et le lierre, laissent une impression de tristesse et de mélancolie ».

De son côté, Jacques MICHAUD, guidant la Commission archéologique de Narbonne à La Grasse, le 13 juin 1970, a souligné l'intérêt des absidioles romanes de l'ancienne église, du cloître et de ses chapiteaux historiés, du vaste dortoir des moines, des salles voûtées de la cuisine et de la chapelle privée du Père abbé avec ses fragments de fresques et de mosaïques. Cf. *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. XXXII, 1970, p. XXXVII. Le monastère de La Grasse est mentionné dans la carte : *Les abbayes bénédictines du Languedoc fondées avant 1000*, dressée par Philippe WOLFF dans *Documents de l'histoire du Languedoc*, Toulouse, 1969, pp. 116-117.

9. On peut rapprocher cette longue liste de reliques de l'énumération des reliques contenue dans le sermon du moine Garsias à Saint-Michel-de-Cuxa, rédigé vers 1040. Cf. Pierre PONSICH, *Les problèmes de Saint-Michel-de-Cuxa d'après les textes et les fouilles*, dans *Études roussillonnaises*. Revue d'histoire et d'archéologie, t. II, Perpignan, 1952, pp. 30-31.

10. Régine PernoUD, *op. cit.*, p. 147, reproduit une miniature de Jean Fouquet illustrant un exemplaire des *Grandes Chroniques de France* et représentant Charlemagne surveillant la construction de la chapelle palatine d'Aix.

11. Cité par Victor MORTET, *op. cit.*, p. 45.

12. Cf. Camille ENLART, *Manuel d'archéologie française*, 2^e partie, t. I, Paris, 1929, p. 289.

13. Sur l'histoire de l'abbaye, on continuera à consulter Élie GRIFFE, *Histoire religieuse des anciens Pays de l'Aude*, Paris, 1933, fr. (*Bibliothèque d'histoire ecclésiastique de la France*), pp. 195-198 et pp. 219-220, qui souligne l'enrichissement prodigieux de La Grasse à partir du IX^e siècle. Cf. également le *Dictionnaire des châteaux et fortifications du Moyen Age en France*, réalisé par Charles-Laurent SALCH, Strasbourg, 1979, pp. 644-645 (*La Grasse*).